

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



L A

# GAZETTE DES FAMILLES

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

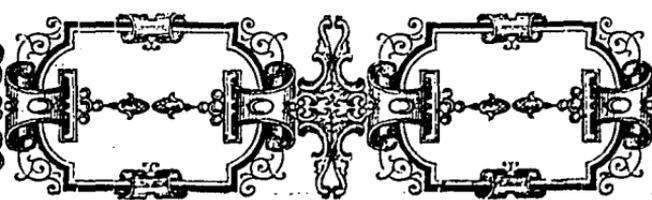
*Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.*

Vol. IX      15 Août 1878.      No. 16

## Sommaire.

	PAGES.
<b>Littérature.</b>	
Le Bon Fils ( <i>Suite</i> ).....	221
<b>Histoire.</b>	
Histoire de l'Eglise ( <i>Suite</i> ).....	226
La Mère Marie de l'Incarnation ( <i>Suite</i> ), par l'abbé RICHAUDEAU.....	228
<b>Redaction.</b>	
Les Lectures, (2e article) <i>Suite</i> .....	230
Aux Abonnés .....	232
Abonnements payés.....	232

Pour les Annonces, voir le Couvert.



# La Gazette des Familles

Paraît les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 12 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 300 pages de matières variées, propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

**ABONNEMENT.**—**Une Piastre** par Année, y compris les frais de poste.  
Payable d'Avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

## Bulletin des Annonces.

Comme la *Gazette des Familles* pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le Couvert de la *Gazette des Familles* les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

### ENFIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de toutes les bourses.

LES

**Meilleurs Instruments**

AUX PRIX

**LES PLUS RÉDUITS.**

**Pianos et Orgues**

de la Maison

**“ CORNISH. ”**

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coûtera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour, s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent avant que vous n'avez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

**CORNISH & Cie.,**

Washington, New-Jersey.

### LE PAPE LEON XIII

*Elu par le Conclave comme le  
digne successeur de Pie IX.*

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

**SUPERBE PORTRAIT**

DE

**Notre St. Père Léon XIII**

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presqu'au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

**GARRETT & MITCHELL,**

Editeurs, Cincinnati, O.

9e.

Ab

Pa

G

Re

Ver

répéta

madar

aventi

Le r

libérat

—Je

notre :

—Jo

bon Sa

au serv

—Je

dant ti

faits pa

Delign;

—De

Abonnement.

\$1

Par Année.

FOI et PATRIOTISME.

LA

Paraissant les

1er et 15 de

CHAQUE MOIS.

# GAZETTE DES FAMILLES.

**Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.**

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

## Littérature.

### LE BON FILS.

(Suite.)

VII.

Vertugot se retira joyeux, en répétant à José qu'il instruirait madame Duroc de cette nouvelle aventure.

Le maître du château pria son libérateur de lui dire son nom.

—Je me nomme José, répondit notre ami en s'inclinant.

—José! seriez-vous donc ce bon Savoyard qui était attaché au service de mon fils, à Paris?

—Je ne sais; mais j'ai été pendant trois ans comblé de bienfaits par un jeune homme appelé Deligny.

—Deligny.....c'est bien mon

fil..... Il est revenu dernièrement de Londres. Le voici qui accourt. O José! Je vous ai bien dit que le Ciel vous récompenserait un jour.

M. Deligny, averti par un domestique de la petite scène qui avait eu lieu, accourait en effet avec sa mère et ses sœurs pour voir le libérateur de son père. A la vue de José, sa joie égala son étonnement.

—Mon jeune ami, s'écria-t-il en l'embrassant, que n'ai-je su plus tôt tout ce que ma famille te devait!

Ces mots furent le commencement d'une foule de félicitations dont José chercha vainement à se défendre.

On le retint deux jours au château, malgré ses prières pour s'éloigner plus tôt, et il en partit avec une rente de trois cents francs que lui assurait M. Deligny, père, et dont la première

année lui fut payée d'avance.

Que lui faut-il donc maintenant? Il est riche, plus riche peut-être que la moitié du hameau d'Isola. Aussi, comme il est joyeux! comme il se hâte de porter son trésor à sa mère! Il brûle d'arriver en Savoie: ses pas se précipitent. Il touche bientôt à la frontière; rien ne l'arrête plus en France. Je me trompe: quelle est cette voix qui lui crie:

Maitre José, qui donc te presse?

Qui te force tant à courir?

De grâce un peu moins de vitesse,  
Sinon tu me feras mourir.....

José s'étonne, regarde autour de lui et découvre M. Boniface, qui sort essoufflé d'un petit taillis, et lui dit après avoir repris haleine:

—Où vas-tu donc si prestement, jeune gloire de la Savoie?

—Chez vous, mon cher M. Boniface.

—Oh! oh! faisons la paix. Je tremblais de te voir passer outre, et c'est pour te barrer le chemin que je me suis élancé vers toi de toutes mes forces. Nous voici parvenus à mon hôtel du *Mouton blanc*; entre, ami, demande, et l'on te servira les mets les plus succulents, les vins les plus exquis.

José perdit donc une demi-journée fort agréablement à l'hôtel du *Mouton blanc*, où il coucha.

Le lendemain, il franchissait le pont de Beauvoisin.

En ce lieu, il ne put repousser de son âme un sentiment de tristesse. Il n'avait point oublié l'histoire d'André et de la malheureuse Adélaïde... Il savait aussi qu'Agnès n'était encore, en ce moment, que convalescente...

### VIII.

Est-il rien de plus consolant que de revoir sa patrie après une longue absence? Autant nos larmes ont été amères lorsqu'il nous a fallu quitter notre terre natale, autant elles sont douces quand cette terre bien-aimée est rendue à nos vœux; tout s'embellit autour de nous; tout nous transporte de joie. Le ciel est plus serein, les campagnes sont plus riches, le gazon plus frais: tout nous sourit, nous sourions à tout, et, quelque admirable que soit le pays que nous abandonnons, il est pour nous sans beautés; nous lui préférons le berceau de nos jours, quand bien même ce berceau ne serait qu'un rocher stérile.

Aussi, je ne parlerai pas du bonheur qu'éprouva José à la vue de sa chère Savoie. Il est tombé à genoux et s'est écrié:

—Je te remercie, mon Dieu, de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce jour. Tu me rends ma patrie; fais que bientôt je presse ma mère dans mes bras!

Se relevant ensuite, il s'est tourné vers la France qu'il quitte à jamais :

—Terre hospitalière, dit-il en portant la main à son cœur, tu seras toujours présente à mes yeux. Ton nom me sera doux comme celui de mon hameau, et ma chaumière restera ouverte à ceux de tes enfants que l'exile ou la tristesse conduirait à Isola.

Des larmes, en ce moment, mouillèrent les paupières du jeune voyageur, dont la pensée, jusqu'à Chambéry, fut entière pour la France.

Il s'arrêta le soir en cette ville, dormit quelques heures chez son parent, et partit le lendemain avant l'aurore pour son hameau d'Isola.

C'était en ce lieu qu'allait se terminer son long voyage. Là, six années d'absence devaient s'anéantir en un instant ; là un baiser d'Agnès pouvait combler tant de désirs et de souhaits formés depuis si longtemps. Une nouvelle vie commençait pour lui ; vie pacifique et pure dont peu d'hommes jouissaient, parce que bien peu savent la mériter.

Voyez comme notre ami s'avance avec ardeur vers ses montagnes qui l'ont nourri, vêtu, dans son enfance, et qui lui cachent sa cabane antique, sa mère, sa Geneviève et ses amis ! Il approche ; il reconnaît tout ce qui l'environne ; oui, ce grand arbre, au

pied duquel il se repose un instant, est bien le même où il s'est assis en partant ; ces fleurs, dont il respire le parfum, sont bien les mêmes que celles qu'il a cueillies jadis pour en faire une couronne à la vierge d'Isola ; ces monts lointains, à tête de neige, sont toujours là, immobiles sur leur base profonde : ils les voit, comme il les vit, enfant, affronter audacieusement et les tempêtes et les siècles. Il n'a rien perdu sur les coteaux, dans les vallons ; Dieu fasse qu'il retrouve en sa chaumière le trésor qu'il y a laissé !

Un petit pâtre s'approcha en ce moment, et salua respectueusement le voyageur.

Celui-ci lui rendit son salut en lui demandant s'il connaissait Pierre et Maurice.

—Sans doute. Tant de fois ils sont venus ici.

—Et Geneviève ?

—Mieux encore. La plus grande partie des bêtes que je fais paître appartiennent à son père.

—Mais Agnès ?

—Beaucoup aussi. Elle m'a parlé bien des fois de son fils, qui est maintenant en France.

Dès le matin, je la voyais gravir lentement cette montagne et s'asseoir contre ce monticule couvert de gazon. A midi, elle acceptait l'offre que je lui faisais de se mettre à l'abri du soleil dans la pauvre cabane de mon père, et s'est alors qu'elle pria

Geneviève de lui relire les lettres que son enfant lui écrivait. Elle ne descendait la montagne que le soir, et me répétait, chaque fois, qu'elle me récompenserait si j'étais assez heureux pour lui donner, le premier, la nouvelle de l'arrivée de José. Depuis plusieurs mois je ne la vois plus et je ne laisse pas de surveiller le retour de son fils. Lorsque je vous aperçus de loin avec la vieille et le chien blanc, je crus un instant avoir fait fortune ; mais bientôt je me suis dit, en vous considérant de plus près : José est plus petit que ce monsieur ; ses habits sont moins beaux : ce n'est pas lui...

— Mais ne sais-tu pas qu'on grandit en six années ? Ecoute : apprends-moi une bonne nouvelle, et je te récompenserai aussi : Agnès est-elle encore malade ?

— Non, monsieur, Pierre et Maurice m'ont dit hier qu'elle reviendrait bientôt ici.

José, qui jusqu'alors avait craint de faire cette question, ne put retenir de joyeuses exclamations.

Le petit père, éclairé tout à coup, se mit à courir de toutes ses forces vers Isola, et ne tarda pas à reparaitre avec Pierre et Maurice.

La rencontre eut lieu presque au bas de la montagne, et ne me demandez pas si nos trois amis furent heureux.

Ensemble ils se dirigèrent vers la cabane d'Agnès, s'arrêtant souvent pour recevoir les félicitations de Médor et faire entendre raison au fougueux berger qui voulait absolument aller prévenir la mère de José. La nuit, qui commençait à étendre son voile noir dans les vallons, protégeait leur marche silencieuse, et, sans avoir été découverts, ils purent pénétrer dans le feuillage dont la maison d'Agnès était environnée.

— Asseyons-nous ici un instant, dit José ; que je repose un peu mon âme sous ce frais ombrage !

Pierre et Maurice se placèrent à ses côtés, serrant avec affection dans leurs mains la main de leur ami.

Personne ne disait mot. Médor lui-même, si bruyant il y a peu de temps, se tenait immobile vis-à-vis de son maître, qu'il regardait avec une tendre inquiétude. On n'entendait que le léger bruissement des feuilles qu'agitaient les vents du soir. Tout était calme dans la nature, et José jouissait de ce profond repos qu'il avait si longtemps désiré. Ses yeux, tournés vers la porte de sa chère cabane, se remplirent insensiblement de larmes délicieuses qui s'échappèrent tout à coup avec impétuosité.

— Pourquoi t'affliger ainsi ? lui

dit Pierre ; pourquoi ne pas entrer de suite ?

Non, mon ami, pas encore. Va, mes larmes n'ont rien d'amer : elles soulagent mon cœur.

En ce moment, une voix pure vint interrompre le silence de la nuit.

—D'où partent ces sons angéliques ? demanda José.

—De ta chaumière, répondit Maurice. C'est Geneviève qui répète à ta mère sa chansonnette de chaque soir.

En effet, Geneviève, placée au chevet d'Agnès, redisait les paroles que celle-ci chérissait, et dont elle voulait que son sommeil fût bercé.

On écouta donc la jeune fille avec attendrissement, et, quand elle eut fini, José alla frapper à la porte.

—Ouvre, ma bonne Geneviève, dit Agnès en se dressant sur son lit. Ouvre vite, car c'est mon fils ; mon cœur ne me trompe jamais.

Il n'y eut plus à en douter lorsque Médor éleva ses aboiements, et que le petit pâtre eût crié à la fenêtre :

—C'est monsieur José ; je vous en avertis le premier .

On ouvrit donc en tremblant de plaisir, et, d'un saut, José se précipita dans les bras d'Agnès évanouie...

Bientôt après, cette tendre mère revenait à elle et prodiguait à

son fils les plus douces caresses.

Geneviève avait mis sur une table vermoulue toutes les provisions de la maisonnette, et, après un court repas auquel tout le monde fut obligé de prendre part, José s'assit au chevet d'Agnès pour raconter ses aventures. Comme on le plaignait quand il parla de ses maux ! Et dans quelle ivresse ne jeta-t-il pas ses auditeurs lorsqu'il leur eut confié les secrets de sa haute fortune ! Agnès et Geneviève pleuraient d'attendrissement ; Pierre et Maurice battaient des mains, et le petit pâtre se retirait en se disant :

—Un si riche homme me récompensera bien.

Quant à Médor, il s'occupait peu des autres depuis qu'il avait retrouvé sa place accoutumée ; il dormait en paix sur le lit de sa maîtresse.

Au lever de l'aurore, tout le hameau d'Isola apprenait le retour de José, et la jeunesse du pays, conduite par Pierre et Maurice, donnait une bruyante aubade à notre héros. A dix heures on l'accompagnait à la chapelle de la Vierge, et là, une foule pieusement recueillie assistait à la messe d'action de grâces.

Le bon pasteur, à qui on avait été d'abord rendre visite, fit un discours analogue à la circonstance, et ne put retenir ses larmes, qui en tirèrent de tous

les yeux. Chaque mère enviait le bonheur d'Agnès, et disait à ses enfants en leur montrant José.

—Soyez, comme lui, sages, vertueux, et, comme lui, vous serez chéris de Dieu et des hommes.

Après la messe, José donna un banquet champêtre à ses amis, et s'occupa ensuite du soin de témoigner sa gratitude à ceux qui lui avaient prouvé un si vif attachement.

Le petit père reçut un habillage neuf, et la cabane de son père fut réparée. José fit présent à Pierre et à Maurice de quelques arpents de terre. Il devait plus à Geneviève ; il lui offrit son cœur, et bientôt il obtint cette jeune fille pour la compagne de toute sa vie.

La Vierge d'Isola ne fut point oubliée : un cœur d'argent fut appendu dans sa chapelle révéérée.

(A continuer.)

---

## Histoire.

---

### HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

(Suite.)

XLIII.—SAINT THOMAS D'AQUIN ET  
SAINT DONAVENTURE.

Ces deux saints, tous deux honorés comme *Docteurs de l'Eglise*, tous deux contemporains et sou-

vent commensaux de saint Louis, étaient liés l'un à l'autre par une sainte amitié.

Thomas d'Aquin naquit d'une illustre famille d'Italie, comme S. Dominique d'une illustre famille d'Espagne. Dès sa plus tendre enfance, puis lorsqu'il étudia à Naples, il montra un goût très-vif pour la prière et pour l'étude. A dix-sept ans, malgré les promesses et les menaces de sa famille, il entra chez les Dominicains. Tous les siens le persécutèrent pour l'en faire sortir, Mais il tint bon, sachant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et il vint achever ses études à Paris.

Disciple d'abord, il fut bientôt maître. Professeur savant et éloquent, il devint un théologien et un philosophe accompli. La plupart de ses livres sont encore la base de tout enseignement catholique digne de ce nom. Son grand ouvrage, la *Somme théologique*, partage avec les divines Ecritures le privilège d'être placé sur l'autel pendant les sessions des conciles généraux.

Aussi pieux que savant S. Thomas avait surtout une tendre dévotion pour la divine Eucharistie. C'est lui qui a composé l'office du Saint-Sacrement. C'est de lui que sont ces hymnes touchantes et sublimes *Lauda Sion, Pange lingua*, etc., si bien faites pour exciter et entretenir la piété des fidèles.

Cette grande science était unie, chez Thomas, à une humilité profonde et une inaltérable douceur. D'ailleurs il savait que, comme tout don parfait, la science vient de Dieu, et il disait qu'il avait plus appris au pied de son crucifix que dans les livres.

Un jour qu'il était ravi en extase, ce qui lui arrivait souvent, un de ses religieux entendit sortir de la bouche du crucifix les paroles suivantes : " Tu as bien écrit de moi, Thomas. Quelle récompense te donnerai-je ? — Vous seul, Seigneur, " répondit Thomas.

Admirable réponse, et qui rappelle ce mot d'un autre saint, St. Ignace : " Donnez-moi seulement votre amour, Seigneur, et voilà que je suis assez riche."

Oui, quoi que nous ayons fait pour la gloire de Dieu, estimons que nous sommes des serviteurs inutiles, et ne demandons à Dieu d'autre prix de nos travaux que de l'aimer et le posséder toujours.

S. Bonaventure s'appelait Jean. A l'âge de quatre ans, étant tombé gravement malade, il fut guéri par les prières de St. François d'Assise, qui, à l'annonce de cette guérison, s'écria : *O Buonaventura* (ô l'heureuse rencontre, quel bonheur !)

Le nom en resta à l'enfant qui, devenu jeune homme, entra par reconnaissance dans l'ordre de Saint François.

Il étudia à Paris, où, comme St. Thomas, de disciple il devint bientôt maître.

Comme St. Thomas, il puisait sa science surtout dans la prière ; il se faisait gloire d'étudier beaucoup Jésus et Jésus crucifié. Extrêmement mortifié, il n'en était pas moins de la plus douce et la plus sereine humeur, et c'est lui qui disait que " la joie spirituelle " est la marque la plus certaine " de la grâce de Dieu qui habite " dans une âme." Il assistait les pauvres ; il servait, soignait et pansait les malades les plus dégoûtants.

Non content de professer avec éclat à Paris, il écrivit un grand nombre de livres aussi pleins de science que de piété, et qui, depuis six cents ans, ont contribué à l'avancement spirituel de millions d'âmes.

Elu général de son ordre, à trente-cinq ans, il le dirigea avec une rare sagesse, également pleine de douceur et de fermeté. Il fit tous ses efforts afin d'échapper aux dignités ecclésiastiques, pour lesquelles il désignait naturellement son rare mérite. Pourtant nommé par le saint pape Grégoire X cardinal et évêque d'Albano, il dut obéir.

En cette double qualité, il assista au concile général de Lyon ; il y parla d'une manière admirable, puis fut pris d'un mal subit, et mourut comme il avait vécu, saintement.

(A Continuer.)

## LA MÈRE

**Marie de l'Incarnation.**

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

*(Suite.)*

## CHAPITRE XIII.

Avant de raconter la douloureuse catastrophe qui va suivre, il nous faut remonter plus haut et renouer la suite des faits. Nous avons vu que les Ursulines, arrivées à Québec en 1639, s'établirent provisoirement dans la Basse Ville. Presque aussitôt elles obtinrent une concession de terrain dans l'une des meilleures positions de la ville haute et trois ans après, le 21 novembre 1642, elles prenaient possession du monastère qu'elles y avaient fait construire. C'était un unique corps de bâtiment qui mesurait quatre-vingt-douze pieds de longueur sur vingt-huit de largeur. Il n'y avait de terminé que les principales divisions et le plancher du rez-de-chaussée. Les autres n'étaient formés que de madriers volants, posés sur les poutres. Ce fut ainsi que les Ursulines passèrent l'hiver de 1643 dans un pays où le thermomètre descend jusqu'à trente-cinq degrés au-dessous de zéro. Les aumônes abondantes que l'on reçut de France permirent de reprendre les tra-

voux; mais ce ne fut pourtant qu'en 1648 que l'édifice fut terminé.

A une distance d'environ cent pas, madame de la Peltrie s'était fait construire une maison où elle fit quelque séjour et qui fut bientôt une ressource providentielle pour la communauté.

La Mère Marie de l'Incarnation nous apprend que deux personnes de grande vertu furent averti surnaturellement de ce qui allait arriver au monastère. La première eut une vive impression par laquelle il lui semblait voir la grande affliction que devraient éprouver les religieuses, si leur monastère était brûlé; et dans cette supposition, qui se présentait à elle comme une réalité, elle cherchait les moyens de venir à leurs secours; et, après l'événement, elle mit à exécution ceux qui, par avance, lui avaient semblé les plus convenables. Cette personne éprouvait tout cela avant l'incendie, à deux lieues de Québec.

L'autre, qui demeurait non loin du monastère, le vit en esprit comme environné d'un cercle de lumière, et elle entendit une voix qui disait avec une expression de tristesse: Hélas! n'y a-t-il donc aucun moyen d'empêcher ce malheur?

—Non, il n'y en a pas, répondit une autre voix; l'arrêt est prononcé.

—Il est probable, dit la Mère de l'Incarnation, que c'était l'ange exécuteur de la justice divine qui donnait cette réponse.

La personne pieuse qui avait cette vision aperçut alors une main qui faisait vers le monastère un signe indicateur, et, peu de moments après, elle comprit par le son du tocsin et les appels au secours, que sa vision était une réalité (1). C'était l'incendie du couvent, que la Mère Marie de l'Incarnation raconte de la manière suivante, dans ses lettres.

“ Le 30 décembre 1650, pendant l'octave de sa naissance, Notre-Seigneur voulut nous associer aux souffrances et à la pauvreté de sa crèche. Une bonne sœur converse, chargée de faire le pain, prépara ses levains pour le lendemain et enferma du charbon allumé dans le pétrin pour les préserver de la gelée. Son dessein était de retirer le feu avant de se coucher, mais comme

elle n'avait pas coutume de prendre ce moyen, elle oublia. Une autre sœur étant allée à huit heures du soir à la boulangerie, ne s'aperçut de rien. Mais bientôt le pétrin, qui était de bois de sapin, prit feu et embrâsa d'abord la boulangerie, puis les caves qui, n'étant point voutées, n'étaient séparées du rez-de-chaussée que par un plancher également en sapin. Elles renfermaient toutes les provisions faites pour l'année. L'incendie, ainsi alimenté, gagna les planchers d'en haut ainsi que l'escalier qui conduisait au dortoir des enfants. La Mère des Séraphins, qui y couchait, s'éveilla en sursaut au bruit et au pétitement du feu, croyant entendre ces paroles : “Levez-vous, sauvez vos filles, elles vont brûler toutes vives.” En effet, le feu avait déjà percé le plancher et les flammes entraient dans la pièce, où elles donnaient une grande clarté. Pleine de terreur, elle crie aux enfants : “Sauvez-vous, sauvez-vous !”

(1) Certains esprits rejettent sans examen ces sortes de visions ; mais ils seraient bien embarrassés pour se justifier par de bonnes raisons. Est-ce parce que les personnes qui les racontent ne sont pas dignes de foi ? Nullement : car si elle racontaient quelque chose de l'ordre naturel, par exemple qu'elles ont eu une colique ou une migraine on les croirait. Est-ce parce que des visions semblables sont impossibles ? mais qui a jamais essayé sérieusement de démontrer cette impossibilité ?

“ De là elle monte au dortoir de la communauté pour éveiller les religieuses, ce qu'elle fit d'un ton si terrifiant qu'en un instant toutes furent sur pied. L'une va à la cloche pour appeler du secours, les autres veulent essayer d'éteindre le feu. Pour moi, au lieu d'y travailler, je cours dire aux sœurs de tout abandonner, que le mal est sans remède. Puis

je voulu monter vers l'appartement où j'avais en réserve les étoffes et les vêtements des religieuses, pensant qu'elles s'étaient sauvées à demi-nues ; mais Dieu m'ôta cette pensée pour me donner celle de sauver les papiers d'affaires de notre communauté. Je les jette par la fenêtre avec tout ce qui se trouva sous ma main. Ce parti et le peu de temps qu'il me fallut pour l'exécuter, me sauva la vie : car au bout de quelques minutes, le feu était non-seulement au lieu où je voulais d'abord aller, et où je fusse demeurée, mais encore à la toiture de la maison. Comme il était également dans les offices d'en bas, je me trouvais entre deux feux ; un troisième venait à moi comme un torrent, et, pour me sauver, il me fallut passer sous la cloche, dont la fonte coulait et faillit m'inonder. J'évitai tous ces dangers, mais peu s'en fallut que je ne fusse étouffée par la fumée.

“ Dans toutes les courses que je fis parmi les flammes, j'avais une aussi grande liberté d'esprit et une vue aussi tranquille de ce que je faisais, que si rien ne nous fût arrivé. Je ne ressentais pas un mouvement de peine, de tristesse, ni d'inquiétude. Il me semblait entendre en moi une voix intérieure qui me disait ce que je devais faire, où je devais aller, ce que je devais jeter par

la fenêtre et ce que je devais laisser périr par le feu. Je vis en un moment le néant de toutes les choses de la terre, et il me fut donné une grâce de dénuement si grande, que je ne puis exprimer son effet ni par paroles ni par écrit. Les bénédictions que mon âme donnait à Dieu au milieu de ce désastre étaient aussi fréquentes que mes respirations, et je ne pouvais me détacher de cette union à la volonté divine. Je voulus jeter par la fenêtre notre crucifix qui était sur la table ; mais je me sentis arrêtée, comme si l'on m'eût insinué que cela était irrespectueux.”

---

## La Gazette des Familles.

---

OTTAWA, 15 AOUT 1878.

---

### LES LECTURES.

—  
 DE ARTICLE.

#### ROMANS ET NOUVELLES.

(Suite.)

Quand à la forme, il le faut confesser ces sortes d'auteurs acquièrent à la force d'écrire une certaine souplesse d'expression. Ils n'y ont pourtant pas grand mérite, étant placés en dehors de ce qui fait obstacle à tout écrire vain sérieux, c'est-à-dire, de la difficulté d'exprimer une idée

L'idée pour eux n'est qu'un accessoire : le tout, c'est la phrase. Et la phrase quand elle exprime des imaginations incohérentes, quand elle laisse de côté le goût et la grammaire, quand elle invente des mots, si les mots lui manquent, n'a vraiment plus rien qui l'embarrasse. Elle court libre de toute chaîne se perdre dans le nuageux, l'extraordinaire, le grotesque, l'absurde.

C'est de cette manière qu'on écrit les romans. La faute n'en est pas à ces maigres littérateurs qui suivent stupidement la voie ouverte devant eux. Elle est à ceux qui ont ouvert la voie ; aux maîtres à qui Dieu avait donné du génie pour sa gloire, et qui l'ont prostitué au service du mauvais goût et des passions corruptrices.

Venons à ce qui fait le fond de ces tristes ouvrages. L'intrigue est la même à peu près partout. Un mariage auquel on arrive par des péripéties plus ou moins complexes, tel est le thème banal dont on ne s'écarte guère. Si l'auteur à quelque talent, il trace certains caractères, ou dépeint certaines mœurs. Mais le plus souvent, ce talent manque, et les péripéties s'enchevêtrent dans le but unique de fournir un action passable, et de conduire convenablement le livre à son terme.

Au reste ces peintures de ca-

ractères ou de mœurs, quand elles existent, sont chargées de fausses couleurs. Ou l'écrivain n'est pas assez sérieux pour apprécier justement ! où il a des préjugées qui l'aveuglent ; ou il est victime de passions qui le rendent ennemi de la vérité ; frivolité, préjugé, passion : c'est de là que naissent toutes les erreurs propagées par les romans. L'histoire diffigurée ; la religion et ceux qui la pratiquent livrés au ridicule et au mépris ; toutes ces doctrines dangereuses insinuées dans les intelligences, tels sont les fruits que produit ce triple germe de mensonge.

Tous les romanciers ne sont pourtant pas ennemis systématiques de la vérité et de la foi. Beaucoup ne sont que de simples ignorants, mais ils ont vécu dans le faux et en ont été imprégnés : ils le portent dans tout leur être et le répandent, même involontairement, dans ce qu'ils écrivent. Quoi qu'il en soit de leurs intentions, ils font nombre parmi les corrupteurs. Ce qui coule de leurs plumes grossit le torrent d'erreurs ; et le torrent s'en ira, débordant avec furie et portant de tous côtés la dévastation, sapant les fondements de l'ordre religieux et sociale, et menaçant le monde d'un complet engloutissement.

Tels sont les résultats généraux. Si on les considère en par-

liculier, ont peut mieux encore  
eu mesurer la fatale étendue.

L'abbé PETIT.

(A continuer)

### Abonnements payés.

Nous accusons réception du  
prix de l'abonnement à la *Gazette  
des Familles*, de la part des per-  
sonnes dont les noms suivent,  
savoir :

#### Pour l'année 1877.

Revd. Père Saché, Québec.....	\$1.00
MM. Jos. Gagnon, Yamachiche.....	0.60
Lyman Weller, St. Casimir.....	0.60
P. Leduc, St. Casimir.....	0.60
Frs. Authier, Sherbrooke.....	0.60
M. Deschênes, (Inst.) Bucking- ham, \$2.40, pour les personnes suivantes :	
F. X. Hamelin, Buckingham...	0.60
A. Dufresne, ".....	0.60
Jos. Cloutier, ".....	0.60
J. B. Sarrazin, ".....	0.60
Reçu de Messire M. E. Janelle, Stanford, \$3.20, pour les per- sonnes suivantes :	
MM. A. Daigle, Stanford.....	0.60
J. Lecomte, ".....	0.60
L. Richard, ".....	0.60
Ed. Leclerc, ".....	0.60
Ls. Blais, ".....	0.60
C. Dion, ".....	0.60
C. Ouellet, St. Anne la Poca- lière.....	0.60
Jos. Landry, Nashua, E. U.....	0.60
Dame N. Allard, Nouvelle.....	0.60
MM. Jos. Chamberland, St. Pacôme.	0.60
J. B. Bouin, Lanoraie.....	0.60

M. Boulay, Acton Vale.....	0.50
Chs. Landry, Pokemouche.....	0.60
T. Prévost, Montréal.....	0.60

#### Pour l'année 1878.

MM. J. B. Martel, Beauport.....	\$1.00
F. X. Grandbois, St. Casimir..	1.00
H. Howison, Montréal.....	1.00
Reçu de messire E. Janelle, Stan- ford, \$2.00, pour les personnes suivantes :	
MM. Jac. Lecomte, Stanford.....	1.00
E. Leduc, ".....	1.00
Reçu de M. J. O. Filteau, de Qué- bec, \$15.00 pour les personnes suivantes :	
MM. F. C. Gauvreau, Québec.....	1.00
H. F. Marcoux, ".....	1.00
G. Roberge, ".....	1.00
A. Arcand, ".....	1.00
Jos. Gilbert, ".....	1.00
Dr. Lemieux, ".....	1.00
Léonidas Noël, ".....	1.00
A. Hamel, ".....	1.00
E. O. Boulet, ".....	1.00
B. Houde, ".....	1.00
M. Laforce, ".....	1.00
Jos. Letourneau, ".....	1.00
Mathias Blouin, " Acct.	0.50
Jos. Morissette, " ".....	0.50
Jos. Paris, " ".....	0.50
Aug. Laberge, " ".....	0.50
Dame Vailée, " ".....	0.50
N. Germain, " ".....	0.50
Mr. F. X. Valade, Longueil.....	4.00
pour diverses personnes.	

⚠ Nous prions ceux de nos  
abonnés qui n'ont pas encore payé  
l'abonnement de l'année 1878,  
(\$1.00), de bien vouloir nous faire  
parvenir au plutôt ce montant, par  
lettre enregistrée.

LE

**PORTRAIT DE Mgr. CONROY**

*Délégué Apostolique en Amérique,*

Est en vente aux bureaux de la *Gazette des Familles*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

**HISTOIRE**

DES

**INSTITUTIONS CHARITABLES  
DU  
CANADA.**

*Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.*

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par Livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada.

La 1<sup>re</sup> Livraison est maintenant en vente au Bureau du *Foyer Domestique*, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à

STANISLAS DRAPEAU.

Les Machines à Coudre

**“SINGER,”**

281, Rue Notre-Dame,

MONTREAL.

La nouvelle *Machine à Coudre des Familles* de la Compagnie manufacturière *SINGER* dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de Machines à coudre vendu durant ces quelques dernières années, savoir :

En 1871	la vente fut de.....	181,260
En 1872	do do .....	219,758
En 1873	do do .....	232,444
En 1874	do do .....	241,679
En 1875	do do .....	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les *Machines à coudre* de la fabrique *SINGER* sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle *Machine à coudre des Familles* peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non-seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le *cordonnnet de soie*, le *fil de toile* ou de *coton*, *tênu* ou *épais*, et dans tous les cas on obtient le *point élastique fermé intérieurement*, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du *castor* ou du *cuir*, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points ; et le moment d'après, cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la *Vierge*, ou pour remplir la *tarlatane*, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutables avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourlleur* et *Tresseur*, un *Tournevis*, un *Ridon* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille plaquée* extra, et des *Instructions* pour se servir de la Machine à coudre.

☞ Pour plus amples détails, voyez nos *Circulaires* illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des Machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'ADRESSER A L'AGENT :

**281, Rue Notre-Dame,**

**MONTREAL.**

TROISIÈME ANNÉE.

LE

ABONNEMENT

\$2

Par Année.

# FOYER DOMESTIQUE,

PARAISSANT  
le  
JEUDI.

**Journal Religieux, Littéraire, Historique et Agricole.**

Chaque numéro renferme 12 pages de matières à lire, double colonne, comprenant des *Récits, Voyages, Causeries, Littérature, etc.*, etc.

Ce Journal est particulièrement destiné à propager la bonne littérature au sein des familles catholiques, et il est rédigé en vue d'éclairer et de plaire tout à la fois, par une série de lectures variées.

**UN MORCEAU DE MUSIQUE CHAQUE MOIS.**

On s'abonne chez les Agents spéciaux, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

On peut fournir tous les numéros des deux premières années.

## Machines à Coudre

DE

## WHEELER & WILSON,

Nos 1 et 3, Place d'Armes,

MONTREAL.

*Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862), Paris (1867), Vienne (1873), et Philadelphie (1877).*

Les Machines à Coudre de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des Couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, corlent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux côtés de l'article cousu.

Les qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.

2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effile et ne se découdra.

3. Economie du fil.

4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.

5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.

6. Simplicité et perfectionnement de construction.

7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les Machines sont envoyées dans toutes les parties du pays, avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou une traite doit accompagner l'ordre. Cependant les Machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, avec assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de Machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prête à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement. Pour notre fidélité à cet égard, nous en appelons aux milliers qui se servent de nos Machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande.

S'adresser à l'Agent :

Nos 1 et 3, Place d'Armes, Montréal.